

Les autobiographies fictives des enfants déportés de Villeurbanne : et si c'était moi ?

A la manière de la collection « L'un et l'autre » qui fut dirigé par J.B. Pontalis aux éditions Gallimard, les élèves de troisième du collège Simone Lagrange ont imaginé ces autobiographies fictionnelles à partir des archives disponibles sur Internet.

Dans ces textes, vous retrouverez des éléments fictionnels et des éléments biographiques authentiques, selon les choix opérés par les élèves. Aussi, les écritures de ces textes ont été inspirées par le travail d'archives fait en cours d'histoire et lors d'ateliers à Montluc mais également par l'étude de l'œuvre intégrale du cours de français, *Une Jeunesse au temps de la Shoah* de Simone Veil.

Robert Gringer (1926-1944)



Je m'appelle Robert Gringer et je suis né à Wolomin, près de Masovia, en Pologne. Avant d'être déporté, j'habitais à Lyon, plus précisément à Villeurbanne. J'écris mes derniers mots, écrits sur une feuille de fortune à l'abri des regards des kapos.

Il y a des années, lors d'une journée extrêmement pluvieuse, des nazis toquèrent à ma porte. C'était le 31 juillet 1944. Ce jour restera gravé dans ma tête à jamais : lorsque je leur ai ouvert la porte, les hommes d'Hitler me sautèrent dessus et m'arrêtèrent. Tout cela car j'avais commis l'immense erreur d'être né juif !

Je n'étais qu'un simple citoyen français et qu'un simple adolescent de 17 ans inoffensif. Je n'avais jamais fait quelque chose de mal dans ma jeunesse. Bien au contraire, j'étais un

enfant très dynamique qui adorait rendre service aux gens. Je participais à toutes les activités organisées par mon collège. Les gens de mon collège m'appréciaient énormément. C'est aussi comme ça que j'ai rencontré Françoise Mary. Françoise, c'était ma camarade de classe, en troisième. Elle venait d'emménager avec ses parents, juste à côté de chez moi. Après avoir eu notre certificat d'études, nous nous sommes mis en couple. Elle était athée et française.

Le jour où les Allemands m'ont attrapé et m'ont fait entrer dans leur camion de force, j'ai cru la voir au loin me regarder, choquée et désespérée... Elle avait les larmes aux yeux et courait pour pouvoir rattraper le camion. Mais c'était impossible. Je commençai à fermer les yeux et à prier pour le salut de nos deux âmes.

Le camion s'était arrêté à plusieurs reprises pour aller prendre d'autres personnes innocentes comme moi. Parmi eux, il y avait mon meilleur ami, Jean Martin. Il semblait rassuré en me voyant aussi dans le pétrin. Moi aussi, d'ailleurs.

Le trajet dura deux heures. Les nazis nous firent sortir sauvagement du camion. Nous étions un groupe de six personnes. A mon grand étonnement, nous fûmes entassés au sein d'une foule énorme de déportés devant une gare. Plus de mille personnes. D'énormes wagons venaient d'arriver et les Allemands nous firent monter à l'intérieur. C'était des wagons d'animaux. Le trajet dura des heures et des heures. Les femmes et les enfants pleuraient et criaient. Les Allemands nous avaient laissés sans eau ni nourriture ! De nombreuses personnes mourraient à cause de la chaleur, de la faim et de la déshydratation. La plupart étaient des enfants, des femmes enceintes, des malades, des vieillards, etc...Jean-Martin avait de la fièvre à ce moment-là et sa santé ne faisait qu'empirer. Tout le monde s'attendait au pire, moi y compris.

Durant le trajet, les wagons ne s'arrêtèrent que trois fois, simplement pour se débarrasser des cadavres morts. C'était effrayant car c'était à nous de jeter les corps dans la forêt...J'ai vomi une fois. Jean-Martin ne tenait pas le coup. Il s'était assis et essayait de se reposer un peu. Nous étions épuisés.

Après ce qui semblait avoir duré des siècles, nous fûmes enfin arrivés. Les soldats nous ont ordonné de descendre le plus vite possible. J'étais perdu, fatigué mais j'ai quand même fait ce qu'on m'avait demandé. Les Nazis nous ont fait entrer en file indienne : une terrible sélection débuta. Jean-Martin et moi étions séparés. Ce fut la dernière fois que je le vis...Ils l'avaient placé dans un groupe avec des vieillards, des malades, des personnes faibles. Tandis que moi, je fus placé parmi des personnes de bonne santé et physiquement fortes.

Une odeur atroce s'échappait des cheminées que nous apercevions au loin. Je crus apercevoir le groupe de Jean-Martin s'y dirigeait.

Avant de pénétrer dans le camp, quelques soldats nous ordonnèrent de porter des uniformes rayés. Nous avons mis nos vêtements donnés par les soldats qui nous ont, par la suite, rasé la tête et gravé un numéro sur le bras. J'avais tout de suite compris que je ne retournerai plus à la maison...

Les soldats nous ont donné une soupe avec un morceau de pain bien dur. Nous étions très heureux lorsqu'ils nous ont tendu notre repas. Après tout, je n'avais pas mangé depuis des jours et des jours ! Les couverts, qui nous ont été distribués, étaient un bien précieux car ils ne comptaient pas nous en donner de nouveau. Ce jour-là, je me souviens avoir entendu quelqu'un râler en français ! Je courus vers cette personne. Nous fîmes connaissances et j'appris grâce à lui que nous étions dans ce qu'il appelait un camp de concentration, en Pologne. J'étais pétrifié.

Un soldat allemand m'avait entendu parler anglais avec un autre prisonnier. Il m'a alors ramené vers son chef et lui a parlé en allemand. Je ne comprenais rien de ce qu'ils disaient mais le soldat, en sortant de la pièce, m'ordonna de donner des cours d'anglais à d'autres soldats allemands. Je m'exécutai.

Le temps passait lentement et je n'avais plus de nouvelles de Jean-Martin. Je m'étais fait à l'idée qu'il était mort. Un matin, un de mes amis attrapa le typhus. C'était une maladie assez répandue dans les camps. Je finis par être contaminé à mon tour.

A l'heure où j'écris ces lignes, je ne donne plus de cours d'anglais aux soldats allemands. Je suis très maigre et très faible. Je ne peux plus marcher. Les nazis se moquent de moi. Je pense que je vais finir manger par les rats, dans l'indifférence et le froid et la faim.

Texte écrit par Amel Akurdad, élève de 3^e

Germaine Gerda Bach (alias Diane) 1925-2012



Je suis née le 21 novembre 1925 à Paris, dans le 11^e arrondissement. Mon enfance, comme celle de beaucoup d'autres enfants de mon époque, a été marquée par des années difficiles, mais rien ne me préparait aux événements qui allaient bouleverser ma vie. Je n'étais encore qu'une adolescente lorsque la guerre a éclaté et que l'ombre du nazisme s'est étendue sur la France.

Très tôt, j'ai refusé de rester spectatrice face à l'injustice et à la barbarie qui frappaient notre pays, et en particulier les membres de ma communauté juive. C'est ainsi que je me suis engagée dans la Résistance. J'ai rejoint l'UJJ, l'Union de la Jeunesse Juive, un réseau

courageux composé de femmes et d'hommes prêts à tout sacrifier pour la liberté. Je suis devenue agent de liaison pour l'Union de la Jeunesse Juive (UJJ). Mon rôle consistait à transmettre des messages, des informations, et à participer à des actions pour sauver des vies et lutter contre l'occupant nazi. Je ne m'appelais plus Germaine mais Diane, comme la déesse de la chasse, de la guerre et de la nuit.

La Résistance est un chemin dangereux. En juin 1944, tout a basculé. Le 7 juin, j'ai été arrêtée avec mon père par la Gestapo. Mon père était tricotier et d'origine polonaise. Moi et mon père fûmes transférés à la prison de Montluc où je subis un interrogatoire musclé. Je savais, dès cet instant, que le combat ne serait plus le même.

J'avais été arrêté par Francis André, dit « Gueule tordue », adjoint de Barbie. Il m'a rattrapé alors que j'avais tenté une évasion en m'échappant du véhicule. Je n'ai pas été blessé, malgré la fusillade qui m'a accompagné durant ma fuite. Nous avons été emmenés au siège de la Gestapo, place Bellecour, à Lyon. Après avoir subi un interrogatoire musclé en règle, au terme duquel je ne tenais plus sur mes jambes, on m'a littéralement jetée dans une pièce sombre où se tenaient mon père, le crâne blessé par un coup de crosse, et d'autres prisonniers. Inutile de dire combien mon père était désespéré lorsque la sentinelle qui nous gardait lui a dit : « Si elle est de votre famille, vous pouvez lui dire au revoir, elle sera fusillée ce soir. Nous

n'avons pu que nous soutenir quelques instants, puis nous avons été séparés, définitivement, l'un et l'autre emmenés à Montluc. »

Le 15 juin 1944, j'ai été déportée au camp de Drancy puis le 30 juin, à celui d'Auschwitz-Birkenau pour être mise à mort. Là-bas, les mots manquent pour décrire l'horreur. Chaque jour était une lutte pour survivre, mais aussi pour préserver un semblant d'humanité dans un lieu où tout était fait pour nous la retirer. Enfin, le 18 juin 1945, après des mois de souffrance, j'ai été rapatriée lorsque les Alliés ont libéré les camps. Ce retour à la vie n'a pas été facile. J'avais survécu, mais à quel prix ? J'étais marquée à jamais par ce que j'avais vu et vécu.

Après la guerre, j'ai consacré le reste de ma vie à témoigner de ce que nous avons traversé. Je voulais que les générations futures n'oublient jamais, que le souvenir de notre combat et des atrocités commises serve à construire un monde meilleur.

Chaque jour vécu après Auschwitz, je l'ai vécu comme une victoire sur ceux qui avaient voulu nous anéantir. J'espère que mon histoire et celle de mes camarades de la Résistance continuera à être racontée.

Texte écrit par Sabry Marzouki, élève de 3^e.

Joseph Borczuk (1927-1943)

Je suis Joseph Borczuk. Je crois que je vais mourir. Pour laisser une trace, je vais raconter cette histoire, qui est la mienne mais aussi celle de beaucoup d'autres.

Mes parents sont nés en Pologne, mon père Ertz à Varsovie en 1892 et ma mère Rywka à Tarow en 1901. Immigrés, ils sont venus habiter en France, à Paris, où ils se sont rencontrés. Là-bas, nous vivions une très belle vie avec mon frère et ma sœur Ruchla et Simha. Notre vie, simple et parfois rude, était rythmée par les fêtes juives, les éclats de rire et les récits de mon père, maroquinier avec ma mère. A l'école de la rue Ramponneau, dans le 20^e arrondissement de Paris, tout se passait bien. Mais assez vite, la menace nazie se pressa contre ma famille et mes parents décidèrent de fuir Paris pour rejoindre la zone libre, à Lyon, dans le sixième arrondissement, à l'été 1942.

Nous emménageâmes dans une maison plutôt coquette rue Phélypeaux, pas loin du Rhône et du très beau parc de la Tête d'Or : ça change des Buttes Chaumont ! C'était des amis français de mon père qui avaient trouvé cette maison plutôt isolée, assez discrète, qui permettrait de nous cacher. Lyon nous semblait être un refuge, loin de la fureur qui s'abattait sur l'Europe. J'avais 14 ans, et bien que j'ignorasse la gravité des événements, je sentais la peur dans le regard des adultes. En arrivant à Lyon, nous avons essayé de reconstruire notre vie. Mon père trouva du travail dans un atelier et je commençais à aider ma famille en livrant des vêtements après le lycée. Nous étions inconscients.

Mais cette accalmie fut de courte durée. Assez vite, nous perdions de plus en plus de liberté, même à Lyon : le droit d'étudier, de travailler, de marcher la tête haute. L'étoile jaune était une insulte à ce que nous étions. Au Lycée du Parc, où j'étais

scolarisé, il m'était de plus en plus difficile d'étudier comme un adolescent de quinze ans. Je me souviens du regard des passants de Lyon, entre pitié et mépris.

Le 23 juin 1943, des soldats allemands vinrent nous arracher à notre foyer. Je n'oublierai jamais les pleurs de Ruchla et Simha et aussi ceux de ma mère. On nous emmena à Montluc puis au camp de Drancy, camp de désespoir. Le lendemain, nous fumes placés dans le convoi numéro 55, à destination d'Auschwitz. Ce voyage était une véritable descente aux Enfers : la chaleur suffocante, la soif, les pleurs et un silence de mort qui m'oppressait parfois. Nous étions entassés comme du bétail, privés du peu de dignité qu'il nous restait.

Auschwitz. Ce mot, je l'avais entendu être murmuré à Drancy mais je ne m'imaginai pas ce que cela signifiait vraiment. En descendant du train, le 28 juin 1943, après cinq jours d'une déportation terrible, ma famille et moi furent séparés. Face aux cheminées, j'écrivis ces derniers mots et la peur s'empare de moi. Je ne peux pas vous dire comment va se terminer mon histoire car, dans quelques jours, elle ne m'appartiendra plus. Je serai une voix parmi tant d'autres, une étoile jaune parmi des millions. Si vous lisez ces mots, c'est que ma mémoire a survécu, et, avec elle, l'espoir que de tels horreurs ne se reproduisent jamais.

Souvenez-vous de moi, Joseph Borzcuk, de ma famille et de tous ceux qui n'ont pas eu la chance de raconter leur histoire.

Texte écrit par Kionga Helda Liliana, élève de 3^e.